



Le Chevalier

JOURNAL DE COMBAT DE LA COMMUNAUTÉ EUROPÉENNE

1^{re} Année - N° 2

Édition de Mars 1944

Allemagne
Symbole pour l'Europe

France
Une grande Nation songe à tout

Italie
Le Juif Lifschitz intrigue en Suisse

Norvège
Les H-Norvégiens sont prêts pour le combat

Suède
La guerre des Nerfs

Reportage
Le Reichsführer-HH visite la Hollande

MANIFESTATION SPONTANÉE DES FRANÇAIS ENVERS LE FUEHRER

Symbole pour l'Europe



Le dimanche 5 mars 1944 s'est déroulée à Paris une des plus belles manifestations qu'on ait connues depuis 1940. Ce fut une démonstration de la Waffen-SS et des nouveaux mouvements français — Milice française, L. V. F., P. P. F. — réunis dans un même élan de foi et d'enthousiasme pour combattre le bolchevisme, le stalinisme à l'intérieur du pays, les Juifs, les franc-maçons, la bourgeoisie libérale, le H-Gruppenführer Oberg, chef de la police et des H en France, l'ambassadeur M. Abois, l'ambassadeur M. de Brinson, M. Darmand, chef de la Milice française, Jacques Doriot, chef du P. P. F. et de nombreuses personnalités françaises et allemandes, se rassemblèrent au premier rang de l'assistance, qui était venue écouter le Chevalier de la Croix de Fer, H Hauptsturmführer Léon Degrelle.

Le chef de la brigade « Wallonie », et du Parti royaliste a prouvé que, s'il est le chef d'un parti révolution-

naire et un soldat, dont la conduite au combat impose l'admiration, il est aussi un orateur de talent, au style sobre et direct, humain et profond.

Après avoir évoqué tous les sacrifices consentis par les hommes aryens pour sauver leur race, il a terminé par un magnifique réci de son entrée avec le Führer concluant par ces mots : « Sans Hitler, tout serait perdu. Cet homme bon et pondéré a donné à chaque peuple l'occasion de se sauver. Sans lui nos vies, nos peuples étaient perdus. Dressons-nous vers le Führer pour lui dire que toute la jeunesse d'Europe est à ses côtés. Français, disons-lui : « Heil Hitler ! »

A ces mots, ce que l'on n'avait encore jamais vu à Paris, toute l'assistance des révolutionnaires français s'est dressée spontanément et a salué le Führer, le bras tendu, tandis qu'une musique militaire jouait la « Marche du Führer ».

nant de compter sur le rayonnement intellectuel et artistique de la France, son histoire, ses traditions, la pérennité de ses vertus nationales ou l'habileté de ses politiciens pour lui tailler une place dans l'Europe, mais uniquement sur la valeur et le courage de ses soldats, leur fidélité et le poids du sang qu'ils auront versé dans le sacrifice commun. La grandeur de ce sacrifice atteint aujourd'hui des dimensions effrayantes ; la jeunesse d'Europe s'y est offerte sublimement sur les traces de la jeunesse allemande et pose dans un bain de sang une force et une foi qui étonneront longtemps le monde. La mort de ces Légions de jeunes Nordiques qui sont tombés au combat avec une bravoure naturelle, le regard plein de clarté, en paix avec leur Dieu, lance un appel qui résonne en écho profond à travers les pays que nourrit un sang pur. Les hommes aryens de Normandie, de Bretagne, de Bourgogne et autres provinces de France l'ont entendu et se joignent à leurs frères de race de la grande communauté H. Ils vaincraient ou mourraient avec eux !

Sans trop préjuger de l'avenir, on peut faire confiance aux volontaires H de la brigade française pour mener

à bien leur mission. On s'en persuade vite lorsqu'on vit un peu à leur contact ; leur enthousiasme à fleur de peau, leur foi indébranlable, leur confiance tranquille sont des symptômes qui ne trompent pas. On a peine à contenir leur impatience. La période d'instruction H, rigoureuse et méticuleuse, est pour eux un long calvaire. Ils vous disent simplement et calmement qu'ils veulent mourir ou devenir des héros. Par l'Idéal national-socialiste, ils acquièrent cette noblesse supérieure, car servir une Idée veut dire : être prêt à tous les instants, à tous les sacrifices. C'est cet esprit de sacrifice qui animait les hommes de Danquerque et de Stalingrad, les seize héros de Munich.

C'est ce même esprit de sacrifice qui fera triompher l'Europe aryenne du juif asiatique, qui vaudra à la France d'être débarrassée de ses tristes, des influences négroïdes qui la rongent encore, de sa politique boiteuse et restrictive, et lui donnera, non pas la « liberté », mais le droit de vivre.

La H française ne servira de base à aucune opération politique, ceux qui nourrissent cet espoir l'auront déjà perdue ; elle étouffe tous les intérêts

individuels, elle façonne les êtres et en fait des hommes nouveaux dont la force se révèle un jour au pays de façon foudroyante et redoutable. LES VOLONTAIRES FRANÇAIS DE LA H LUTTENT POUR LEUR PATRIE ET EN ATTENDANT D'AIDER DEMAIN LE CHEF DE LA FRANCE, A FAIRE LA RÉVOLUTION, ILS SONT LES SOLDATS DU FUEHRER, ILS SONT LES SOLDATS FANATIQUES ET FIDÈLES D'ADOLPHE HITLER, QUI LEUR A ACCORDÉ PAR DEUX FOIS LE PLUS GRAND DES HONNEURS.

Plus que jamais, au milieu de la tourmente, ils ont confiance en cet homme, au regard clair et tranquille de ces yeux bleus qui semblent percevoir dans l'espace un rêve intérieur. Ils savent que ce Chef, simple et humain, qui supporte les plus lourdes responsabilités qu'un homme ait jamais connues, les conduira au triomphe total et ils savent aussi que, grâce à eux, la France y aura participé.

Jean BALESTRE
H-Schütze.

« Les chances d'une libération des troupes encerclées, soit par une sortie, soit par l'arrivée d'un secours extérieur, semble, vues d'ici, très minces », écrit le « Legatus » dans l'éditorial du Basler Nachrichten du 7 février, sous le titre « La tragédie de Kanjara ». Sans doute les hommes encerclés, qui attendaient de tous côtés les francs de la bataille et voyaient le feu de l'artillerie de l'assaut, polluer l'espace qu'ils détenaient encore, ne conservaient-ils qu'un faible espoir de sortir vivants de leurs trous, au mieux prisonniers. S'ils continuèrent à se battre — et ils le firent avec une bravoure croissante sans reproche — il y avait à cela deux raisons : la première était le bon tacticien, mais il n'avait pas l'importance que le « Legatus » semblait lui attribuer, car celui-ci appuyait son raisonnement, concernant la situation, sur une documentation venue de Moscou : la deuxième était qu'on s'y rattache : « Et de plus, les troupes encerclées combattent toujours pour l'homme militaire » ceci ne manque pas de signification au point de vue moral et doit servir d'exemple, à tous leurs camarades engagés sur les fronts de bataille.

En effet, les quelques milliers d'hommes enfermés dans le cercle de feu de Tschirchow ont fourni un exemple incomparable de bravoure. Alors qu'un public oisif de sensations attendait, avec une impatience fébrile, leur fin ou leur emprisonnement, nous avons pu les sauver, en même temps que leurs libérateurs, avec fierté et enthousiasme : ils ont donné un exemple, qui transporte de joie le cœur de tous ceux qui combattent pour l'Europe.

L'action de ces héros est véritablement comme un loyer de soleil à l'Est, brillant et plein de chaleur, un triomphe militaire européen, un triomphe de l'homme sur le matériel et la masse grégaire.

Alors que le « Legatus » accorde à la conduite des soldats encerclés une grande influence morale, combien cette influence aura pu grandir, un symbole de la victoire qui a finalement couronné la résistance de ces braves !

Ne nous égarons pas, en suivant ce « Legatus » et en parlant du moral des combattants, car il est absolument irréprochable sur tous les fronts, comme l'a été la conduite des troupes encerclées. Car ce n'est pas seulement une fois par hasard, on se souvient pendant quelques semaines, qu'ils ont été soumis à cette épreuve d'endurance, mais mois après mois, années après années. Cette victoire a été acquise au prix d'efforts inouïs, qui n'ont peut-être même pas été connus ou remarqués si qu'on s'est accompli, parfois par un seul homme, ou seulement par quelques soldats et dans le monde entier la nouvelle de cette victoire de Tschirchow, s'est répandue, provoquant l'étonnement et l'admiration ; étonnement comme un faucon fondant de milliers de rayons lumineux.

Une grande passion songe à tout

par Maurice-Yvan Sicard

(Prix de la France Arverne)

Tous les chefs militaires furent, nous essayèrent de devenir de grands chefs politiques, puisque la guerre n'est que la continuation d'une lutte politique déjà engagée. Cet axiome de Clausewitz n'a aujourd'hui plus besoin d'être démontré. Cependant les soldats et les officiers qui servirent de tels chefs ne furent pas toujours dans l'histoire des guerriers politiques, ou s'ils l'étaient, ils n'en savaient rien. Or, il se trouve que le premier exemple d'armée politique consciente, commandée par un homme d'Etat qui était un général est donné par Vergingétorix, chef des Gaulois, un demi-siècle avant notre ère.

Déjà, au IV^e siècle avant notre ère l'épopée celtique du roi de Bourges Ambigat et de ses neveux Bellovèse et Silovase étendait les limites de l'Europe jusqu'en Gallicie, et préparait, douze cents ans plus tard, le couronnement de Charlemagne, empereur des Francs. Les armées d'Aélius, de Théodoric et de Mérovée qui défèrent les Huns aux champs catalaniques étaient des armées politiques, luttant pour la défense de l'Occident. Ce jour-là, les Bolcheviks vinrent jusqu'à Châlons-sur-Marne; puissent les Balandards ne point l'oublier ! Mais il n'est pas discutable que le premier dictateur militaire, politique et raciste français ait été Vergingétorix. C'est lui qui sut unir par la vertu des armes tirées au nom de la terre et du sang, les montagnards arvernes, leurs alliés les Vellaves, les Limousins, les Parisiens, ceux de la Marche et du Rouergue, du Maine et du Quercy, paysans, chasseurs, pêcheurs, artisans et déjà artistes, comme le montre, dans son beau livre *Les Arvernes*, M. Funk-Brenano.

Ces feux qui brillaient au sommet de nos montagnes dans la profondeur des nuits, ces murmures qui sortaient de nos forêts et que les blancs Druides aux faucilles d'or interprétaient sous les chênes, ces cavaliers couverts d'écume, porteurs du message du Chef, c'était la levée en masse de clans qui étaient désormais unis par cette suprême trilogie : le sang, la glèbe, les armes. La France arverne, la seule qui compte, n'a pas mille ans, elle vit et elle combat depuis deux mille ans. C'est sur le plateau de Gergovic, battu par le dur souffle des quatre vents, qu'il faut aller méditer, au seuil de la forteresse perdue, engloutie par les siècles et par l'insouciance française.

Et c'est ainsi que chaque peuple, pour bien saisir son destin, doit remonter aux sources mêmes de son existence nationale et européenne. Nous ne devons nous arrêter ni à Lyautéy, qui fit surgir des capitales du désert, ni au Grand Empereur, ni à Louis-le-Grand, ni à Louis-le-Saint, nous devons aller jusqu'au grand Celta dont, avec orgueil, nous portons aujourd'hui la croix.

Il s'agit ici d'observations historiques et non point de l'expression d'un mysticisme fanatique qui pourrait être fort dangereux. Et cependant, qu'il nous soit permis de saluer dans ce journal symbolique la mémoire des grands Français qui sont à l'origine de la grande révolution qui est en marche en Europe : Gobineau, Toussaint, Drumont, Morès, Chirac, Tridon. Ceux-là furent les premiers à combattre le juif par la pensée. Grâce à eux, le monde pardonne à la France le funeste décret de la Constituante, voté le 27 septembre 1791 sur l'ordre de F.-M. Regnault, et contrésigné par Louis XVI avant qu'il soit décapité par ces mêmes juifs, Marat en tête, qu'il affrontaient.

C'est de ce décret fatal que datent tous les malheurs des peuples aryens de l'Europe, et c'est à cause de ce parchemin maudit que des millions de jeunes Allemands, sur l'ordre du Chef de l'Allemagne nationale-socialiste, Adolf Hitler, se dressent contre la barbarie du bolchevisme.

N'était-il pas juste que de jeunes Français, conscients de leurs responsabilités, se rangent à côté des guerriers de même sang ? Suivant l'exemple de la L.V.F. des Français se sont engagés dans les Waffen SS pour défendre la communauté européenne et pour étendre son pouvoir.

Si les risques que nous courons sous l'uniforme de partisan, en France, n'étaient parfois un peu semblables à ceux qu'acceptent nos camarades légionnaires ou SS ; si, autour de nous, chaque jour nos camarades ne tombaient pas, tués lâchement par les Bolcheviks, nous ne parlerions pas de ces questions. Seuls, ceux qui ont mis leur vie en jeu devraient avoir le droit de s'exprimer publiquement. Nous en avons assez de ces vieillards besogneux qui n'ont jamais fait aucune guerre, ni celle de 1870, ni celle de 1914-1918, ni celle de 1939-1940 et qui ont passé leur temps à y envoyer les autres.

Considérons M. Maurras, par exemple, grand écrivain et grand niais, aujourd'hui, lorsqu'il récite : « La France, la France seule... ». La haine de M. Maurras pour tous ceux qui sont nés au nord des Martiques est considérable. Nous sommes tous des barbares ; s'il le pouvait, il écrirait : des surboches. Le directeur de l'A. F. feint d'ignorer que si la

France était vraiment seule, que si l'armée allemande n'existait pas, nous le verrions lui, Charles Maurras, courir, balancé rouge au derrière, le long de quelque piste sibérienne, à moins qu'il soit tout simplement pendu dans le décor un peu mélancolique de cyprès funéraires.

Non seulement la France, grâce aux combattants de la L.V.F. et des Waffen SS n'est plus seule, mais par-dessus les siècles, elle a reconnu les vieilles vertus de la race et du sol. Nos Waffen SS ont retrouvé l'amour du sacrifice volontaire pour une cause qui dépassait les nationalismes étroits exploités par le juif, atteint le surnationalisme qui assurera la paix du monde. Il ne s'agit point de dominer la Patrie française, il faut au contraire la hausser au niveau de l'Allemagne du Führer, il faut la tirer, pour toujours, des abîmes de la démocratie, du chaos de la république parlementaire.

Tout cela, nos camarades français de la Waffen SS le savent.

Plusieurs d'entre eux l'ont exprimé publiquement à nos côtés et jusque devant les foules les plus haineuses. C'est à eux que je songe ce soir, avec force, car ils portent entre leurs mains guerrières toutes les générations qui viendront après eux.

Les conquêtes qu'ils ont à faire sont les plus difficiles, et seulement comparables aux antiques miracles. Mais par la gloire qui les entoure déjà, les Waffen SS sont pareils à ces chevaliers du roi Artus, à Lancelot-du-Lac, à Perceval, à Galahad. Nos camarades ont revêtu l'uniforme des Waffen SS, comme une armure et il est facile de comprendre qu'ils sont entrés, en même temps, dans la légende et dans l'histoire.

Cette légende est tous les jours écrite en lettres de feu et de sang ; et cette histoire est toujours illustrée par ce mot de Fontenelle, que le tirailleur symboliquement de l'éloge qu'il fit du premier défenseur de l'Europe, Vanban : « Une grande passion songe à tout ».

Le Juif Lifschitz intrigue en Suisse

Genève (De notre correspondant étranger). — Depuis les discussions relatives au statut du Conseil fédéral, il est une question qui concerne toute son actualité : les relations entre la Suisse et l'Union Soviétique.

Le ministre des Affaires étrangères, M. Pilot-Godet, ne minimise le moment dans la ligne politique Molot-Kolov de 1930 à 1941 et qui est caractérisé par le rupture avec l'Union soviétique et qui a pris son origine dans les événements de Pétersbourg en 1918 ; pillage de l'ambassade soviétique, assassinat d'un de ses fonctionnaires, dévouement d'un des militaires de citoyens suisses en Russie, absence de toute excuse ou de toute explication de la part du gouvernement soviétique responsable.

Si, évidemment, des avances ont été faites en vue de normaliser les relations soviéto-suisses, on a évité tout accord d'importance nouvelle économique alors qu'en réalité ce sont des considérations politiques qui sont à la base de cette attitude.

Les précédentes relations économiques entre la Suisse et l'Union Soviétique reposaient sur l'accord commercial du 14 février 1931, dont l'exécution fut interrompue par l'ouverture des hostilités entre l'Allemagne et l'Union soviétique, au mois de juin de la même année. Le Conseil fédéral suisse se vit alors forcé de décréter le blocage des avoirs soviétiques en Suisse, à dater du 15 juin 1941 et bien que cette mesure ait été prise pour sauvegarder les intérêts helvétiques elle ne fut pas accueillie favorablement par Moscou.

Devant la situation économique et politique actuelle, le Comité de Commerce et de l'Industrie, qui est l'organisme dirigeant en Suisse, s'est prononcé contre la fondation d'organisations partielles, préconisant la reprise des relations commerciales avec l'U. R. S. S. Avant la création à Lausanne d'un Comité de Commerce soviéto-suissesse sous la présidence du colonel Fâvier, ex-chef du service de Presse et de Radio de l'ex-maire de l'année, vient-elle de provoquer une tournée sensationnelle.

En attendant, et de surcroît, que l'ambassade soviétique, après avoir abandonné son poste, soit réouverte subitement à Genève, sous le titre de Conseil juridique du chef soviétique bien connu : Molot.

Périer n'est pas le seul à posséder de hautes ambitions dans ce domaine ; en effet il vient de constituer à Berne un « Comité d'initiative pour la reprise des relations commerciales entre la Suisse et la Russie » et ce Comité a été créé spécialement, naturellement, qu'il est présidé par un juif suisse : Boris Lifschitz.

Arrivé en Suisse en 1938 et arrivé comme petit négociant dans un cabinet d'avocat, il devient chargé d'affaires de la nouvelle mission soviétique, puis conseil d'un petit hôtel auto-américain et obtient la naturalisation. A l'âge de trente ans, il assume maintenant la direction du chef bien connu des Socialistes Chaim Weizmann est devenu du « Protocole des Sages de Sion », qui se dévouent devant le Cour d'ambassade de Berne.

Il y a quelques jours, il donna devant le Comité des Inductions suisses, inclus d'un rapport dans lequel il s'efforçait de démontrer, à grands renforts d'arguments, les avantages de la reprise des relations économiques entre la Suisse et les Soviets.

Au cours de cette réunion, tenu à Berne, le représentant du bureau du Comité Suisse de Commerce et de l'Industrie a expliqué le point de vue de son Comité, estimant que la coopération d'une organisation spéciale était non seulement inutile, mais dérisoire.

Le nouveau journal de Zurich s'exprime encore plus nettement et dit qu'il est certain de voir entre ces telles organisations et dans l'impossibilité ou l'on se trouve de prouver leur valeur dans le domaine politique, elles doivent être évitées, car elles pourraient provoquer la renouveau économique de certains centres de Suisse qui se voient pas priver de la suite de la reprise de la reconnaissance à la base de la Russie soviétique se trouvent d'une réclamation de parti, solennel d'obédience.

Ces organisations partielles doivent être l'expression évidente que le territoire suisse n'est pas un territoire neutre. Malgré la neutralité politique, les intérêts soviéto-suisses (la Suisse) le Conseil fédéral dans une situation difficile et approuve toutes les difficultés que renouvellent les relations soviéto-suisses.



Un volontaire français de la Waffen SS

« L'HOMME DEVENU LIBRE, FOULE AUX PIEDS CETTE SORTIE DE BIEN-ETRE MESPRIABLE DONT REVENT LES EPICIERS, LES CHRETIENS, LES VACHES, LES FEMMES, LES ANGLAIS ET AUTRES DEMOCRATES — L'HOMME LIBRE EST GUERRIER ».

NIETZSCHE (Copie d'un des livres).

Le prix du sang

avec les officiers français de la Waffen-SS

Même en France où, cependant, les yeux se ferment volontairement aux dures réalités du présent, pour se reposer encore sur les douceurs révolues d'une époque, que sa facilité elle-même devait condamner la photographie et le cinéma ont fait connaître la sévère grandeur de l'ars brisé ouvert entre deux tours trapues, sur la tour de l'Ecole Yoir.

C'est par une claire nuit d'hiver que les premiers Français sont arrivés à la fameuse école, d'où sortent tous les officiers d'infanterie de la Waffen-SS. Depuis Munich, ils avaient traversé la forêt bavaroise endormie sous la neige. L'air était doux, la nuit était calme, la campagne semblait familière et les sapins blancs, couchés sous leur charge brillante, comme défilant en parade, rejoignaient dans les mémoires sentimentales d'autres rangées troyennes, qui descendent des pentes, ou remontent aux hauteurs des Cevennes, de Savoie ou des Vosges.

Le Français, que son idéal et son amour de la vie avaient jeté, après bien des hasards, devant ces deux tours, pouvait, au seuil d'une nouvelle épreuve, prendre peur de l'inconnu, mais il pouvait aussi être fier de servir dans la voie de la lutte et de danger que cette expérience qui, là, était déjà venue se former, avant d'aller mourir.

Tout fut facile qu'Hitler donna, aux jeunes hommes de la jeune Allemagne, dont il voulait faire les guides de la reconstruction nationale-socialiste. Ouverts sur des horizons encore plus larges et plus lumineux, tout est maintenant devenu, depuis la guerre, l'école de tous ceux qui, en tant que chefs, s'apprêtent volontairement au combat gigantesque, d'où doit sortir l'ordre mondial d'une Europe unie dans l'ardente volonté de son devenir.

Lettres du front

...D'un père

Le 2 février 1944.

Mon cher Henri,

Puisque les circonstances ne nous permettent pas, ta mère et moi, de te féliciter de vive voix, le jour de ton vingt et unième anniversaire, jour où tu deviens légalement et officiellement un homme, j'ai en l'idée pour te transmettre nos meilleurs souhaits de les faire enregistrer sur un disque.

Je suis heureux de voir un de mes garçons défendre volontairement l'idéal qu'il a si bien choisi. Je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas avoir encore vingt et un ans, car nous aurions été l'un près de l'autre, pour prouver qu'il y a encore des hommes en France qui ont le sentiment de devoir et le courage de défendre une cause juste et nécessaire.

Mon cher garçon, je suis fier de toi et je prie Dieu qu'il étende sa main sur toi car, quand cette tournée sera terminée il faudra des chefs jeunes à notre chère France, ma seconde patrie, et avec toi ce qu'elle t'a donné jusqu'à présent, je suis qu'elle peut compter sur toi.

C'est avec ce vœu que je termine et l'embrasse mais je crains que le disque ne puisse reproduire ce geste d'effusion de son sentiment nécessaire.

TON PAPA.

...D'une mère

Le 2 février 1944.

Mon cher Riton,

Comme c'est chic que M. Wilden te rejoigne au Bad Tois et nous permette de te laisser un souvenir pour le jour de tes vingt et un ans.

Cher enfant, nous l'embrassons bien fort et sommes en pensée avec toi.

Tu vis parmi des camarades qui, comme toi, ont compris la nécessité d'un sacrifice personnel pour sauver leur patrie chérie et former les véritables piliers de l'Europe nouvelle.

Nous ne voulons pas oublier votre chef à tous, le Führer, qui a tendu la main aux vaincus, qui veut leur permettre de se redresser et qui guide les hommes de bonne volonté, luttant avec son pays, pour la construction de l'Europe nouvelle.

Après ce disque nous observerons une minute de silence et demanderons à Dieu de bénir le Führer et de lui donner la victoire.

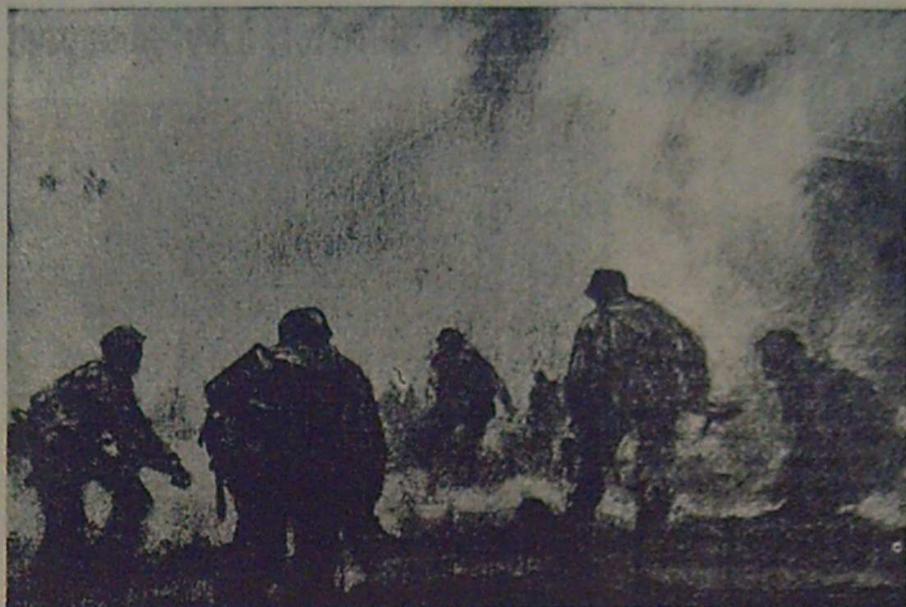
Je t'embrasse bien fort.

TA MAMAN.

...D'un volontaire

Je me suis engagé, il y a quinze jours, à la Section française des N. J'ai passé la visite médicale, j'ai été accepté et maintenant j'attends incertainement mon ordre d'appel. Vous connaissez déjà un peu les raisons qui me poussent ainsi à pénétrer au cœur vivant du national-socialisme et de l'union des nationaux-socialistes européens ; la lutte sans un idéal commun cosmique, s'inspirant des leçons du passé pour la restauration des valeurs du corps et par conséquent de l'esprit. Je sais que les gens « posés » en France et peut-être aussi en Allemagne, qualifiaient mon attitude de fanatisme ou de naïveté. Pour eux, nationalistes vieillards, l'attentisme est la forme la plus sûre de la sagesse. Ils ont oublié que leurs pères s'engagèrent à fond pour une cause qui leur semblait aussi belle que nous paraît la nôtre maintenant. Il lui fait ma devise d'une parole de Rimbaud, que le grand essayiste de notre parti, Pierre Drieu La Rochelle, a placée en exergue dans ses Notes pour comprendre le génie : « Il me sera loisible de posséder la vérité, dans une âme et dans un corps ».

J'ai quelque honte à porter ainsi. Vous pardonneront la grandiloquence que se mêle à des idées que je crois justes ; je suis prêt à payer de mon sang leur intégration à la vie.



Dessin du H-PK : Prof. Peterien.

Confiance et ferme espoir

D'un soldat du Front.

Nous savions qu'il faudrait évacuer Stalino, nous trouvant au front et que Poltava devrait l'être également. Il existe dans l'étendue du front de combat à l'Est, des territoires infiniment grands et qui ne sont que des espaces, dans les plans gigantesques de notes commandement. Rien, en dehors des nécessités militaires, ne nous y retient et le terrain que nous avons conquis par les armes n'est aucune patrie précieuse pour nous. La terre que l'on gagne et que l'on ne peut pas rendre ensuite sans danger, une patrie de soi-même, est comprise pendant la paix, dans l'abandon constructive, le bonheur de la possession, la sécurité, de l'avenir. Nous ne faisons pas partie de ceux qui se disent, avec inquiétude : « Où dormirai-je demain ? ». En effet, il y a bien toujours quelque part un petit coin où l'on peut reposer ou s'enfouir, une ruine dans laquelle on peut se nichoir. Nous sommes depuis bien longtemps au-dessus des méquinques contingences et des soucis de l'existence civile.

Au front n'existent que les lois de la guerre, ses habitudes, ses plaisanteries, le commandement et la mission du soldat. S'il s'agit d'évacuer, on évacue ; s'il faut attaquer, on attaque. Personne parmi nous ne demande pourquoi on comment, et nous sommes heureux de ne pas le demander. Celui qui a reçu son uniforme et son équipement ressemble à un soldat, mais il ne l'est pas encore. On n'est vraiment un soldat que lorsque l'on se sent partie intégrante et agissante de l'organisation militaire. Tant que cet organisme est sain, tout va bien ; il est capable de faire des sa-

crifices, de lourds sacrifices de sang, si cela doit être, et son cœur continue de battre ; lorsqu'un jour une compagnie fond rapidement en première ligne, si même quelques-uns seulement en retournent, ce petit nombre constitue l'embryon d'une compagnie qui vit, demeure et se reforme et où les jeunes deviennent semblables aux anciens.

Aucun n'a su à l'avance comment il se comporterait en tant que soldat et, pour être sincère avec soi-même, il faut avouer que chacun s'est tourmenté dans son for intérieur à ce sujet. Comment pourrait-on devenir ce qu'on dépit de toutes valeurs honorables, on ne se renierait pas, qu'on ne deviendrait pas un lâche ou un faible ? Ensuite, tout a paru plus simple qu'on n'aurait pu le supposer. On romarque, parfois, qu'il était beaucoup moins demandé qu'on était disposé à offrir bénévolement. Parfois un commandement « halte ! » ou « démission ! » parvenait alors qu'on était très loin de sentir ses forces épuisées. Il arriva aussi que, comme soldat, on ait pu supporter ce qu'on n'aurait jamais osé penser être capable de subir et que l'organisme dont on dépend se soit développé en une puissance merveilleuse. C'est ce que nous avons déjà senti, quand nous étions de jeunes recrues, quand nous croyions tout simplement ne pas pouvoir tenir sous le masque à gaz, alors que nous avons pu même courir au pas de gymnastique.

Notre confiance repose sur des bases sérieuses et solides car celles-ci sont : le commandement dont nous savons les ordres ; la communauté dont nous faisons partie ; nous-mêmes qui avons découvert en nous tant de fac-

tes inconnues et insoupçonnées, et les armes qui nous sont confiées.

Comme personne ne connaît aussi bien ces armes que les combattants, et comme personne, en dehors du constructeur qui les a découvertes, ne sait les utiliser comme le soldat — comme, par ailleurs, nous ne pouvons en parler qu'entre nous, la confiance illimitée que nous avons dans nos mitrailleuses et nos blindés, notre D.C.A. et nos lance-bombardier, est notre appasage, à nous soldats du front, et notre supériorité magnifique et indéfectible.

Le fait d'avoir confiance ne se limite pas cependant à la question de savoir si nous allons être victorieux, mais repose avant tout dans la certitude que la victoire, ainsi que ses fruits, seront réellement nôtres. Il peut exister des gens qui, contrairement au soldat du front, ne saisissent pas la portée des événements qui s'y déroulent et ne se font aucune idée des conditions qui régneront à l'Est. Mais, pour ce qui est de la victoire et de ce qu'elle peut représenter, il n'y a pas le plus léger doute, ce ce que nous connaissons. Les vétérans américains ont dû entreprendre la marche de la main sur Washington et la fin de la guerre mondiale a nullement été pour les Français le début d'une ère nouvelle et meilleure. De même, de nos jours, ceux qui nous combattent, les victimes anglaises, américaines et soviétiques d'un impérialisme sans bornes, ne peuvent attendre de la guerre que le retour à leurs anciennes misères. Ils ne soupçonnent pas la manière dont nous attendons la victoire et avec quel ferme espoir nous combattons pour la paix de l'Europe nouvelle.

Celui qui à l'occasion de sabbat son épée pour provoquer le sort, « la vie » en duel est arrivé, en dépassant l'ére de la peur, au pays des dardobres, décisions ; au pays de la liberté.

La première qui s'est forgée une épée à pu ne l'avoir brandie que pour protéger sa poitrine. Mais celui qui porte l'épée, qui, en possession de son arme, se sent décidé à vaincre toutes les résistances qui pourraient se présenter agit à sa connaissance de l'adversité la, l'effroi, le danger, le danger, le danger, la conscience de pouvoir inspirer de la crainte croît dans le cœur du porteur de l'épée un respect de soi-même inouï et le hâsai à la hauteur du guerrier.

L'esprit guerrier était la noblesse couronnée de liberté et la parole de l'humanité qui savait mener une vie de vigilance et de courtoisie préparation à l'action.

Être apte à servir, à avoir une exigence toute naturelle pour les hommes honorables qui seraient en mesure de dépasser eux-mêmes avec leur épée prise au combat.

Celui qui s'assure au défaut, d'un jour, de sa devise guerrière.

L'ÉPÉE

Au feu, là où la vie s'éveille et se maintient, les isolés forgent leur épée, celle que, comme combattants, ils porteront jusqu'à la fin de leurs jours.

Durci au feu, l'épée est l'image de la volonté éternelle de liberté, l'éclat de la lumière puissante qui unit le royaume de liberté et l'espérance terrestre.

Et le fer, qui est ensuite durci au feu, est le don du meilleur qui soit extrait du sein profond et mystérieux de la terre.

Ainsi se trouve réunie dans l'épée toute la grandeur que peuvent donner la terre et l'éternité. Fer et feu, volonté, vigilance et présence pour l'action.

Cependant l'épée n'est une révélation que pour le solitaire, pour l'homme de la vallée c'est un secret entouré de grisaille. « L'épée est le droit et la vérité », dit un vieux proverbe militaire. Les mondes se séparent par l'épée. Quand l'épée rouille, l'honneur meurt et meurt avec lui le droit et la vérité. Les isolés savent que la parole des hautes-terres a les plus de cœur que l'épée ; c'est pourquoi ils n'ont pas confiance

dans le « tran tran » endormant qui se nomme « la paix sur la terre ». Car c'est avec les nuages qui montent de la vallée que se volent toutes les forces de l'oubli.

Mais pourquoi le guerrier saisit-il l'épée ?

Tant qu'il y a une manière nordique de penser, il y a une connaissance de la force qui offre une passibilité de réconfort contre l'adversité et le destin. L'homme du Nord doit savoir que, même sous la glace la plus épaisse, la vie est assoupie et qu'elle peut être réveillée par le soleil printanier. Il doit savoir que derrière les nuages déchirés par l'orage, le soleil éternel brille. Cette croyance est due à la fierté, du soulèvement de la rébellion ; elle ne se courbe pas devant la routine du présent. Les forces se développent par la résistance et l'épée que le combattant s'est forgé n'est rien d'autre que sa volonté de résistance transformée en acier. C'est la conviction la plus profonde du guerrier, née de la loi sévère de la révolte que seul le Nord seigneur de danger connaît, que le dernier salut réside dans l'épée.

Le Chef de colonne

De notre correspondant de guerre H

En deux mots : C'était un guerrier du front de l'Est, un de ces types dont le présentisme guerre est si riche, un parmi tant d'autres qui, après chaque blessure légère, réapparaissent aussitôt à leur unité au front. Il était chef de ligne dans notre division, c'était un soldat dur et sans crainte, un chef exigeant beaucoup de ses hommes et pour cela leur meilleur camarade. Il vivait en suivant fidèlement la devise inscrite sur la boucle de son ceinturon, que depuis trois ans et demi il avait portée avec honneur sur tous les champs de bataille de l'Europe : « Mon honneur s'appelle fidélité ».

Il tenait, avec ses hommes, la ligne extrême des fortins. Il était exécuté sur un tas de paille dans une casemate de fortune, les jambes croisées l'une sur l'autre ; devant lui se trouvait une planche sur laquelle étaient fixés des bouges de sidrisme et il écrivait : son visage fatigué paraissait détendu, comme un mécanisme qui a été trop longtemps sous pression.

C'est seulement au parlant du combat, des missions des derniers jours, que son visage s'anima et que dans ses yeux durs, pris bleu d'acier, amorçait une certaine fierté. Toutefois, une lueur plus douce y parut lorsqu'il se relevait vers sa planche en lisant : « Je dois maintenant terminer cette lettre à ma mère ».

Un peu plus tard il prit le téléphone pour transmettre un avis. Jr. Il se trouva qu'un avait depuis les écoutateurs d'un poste de T. S. F. si près d'une sentinelle qui voulait se pencher en arrière que cela lui permit de profiter de l'émission ; en riant sur le microphone à son oreille il attendit l'abord comme un bras étendu de vapeur qui alla s'intensifier pour lui restituer les deux records d'une mélodie par piano, puis qui se jouait en sourdine alors que l'orchestre puissant de la guerre donnait son accompagnement, à l'arrière-plan, au bruis des vagues.

Subitement, le signal d'appel, instigé au son d'une trompette d'infanterie, interrompit le concert. Le chef entend l'ordre et rambla le troussé d'assaut qu'il ne conduisit lui-même. À 4 heures, c'est nous qui sommes réveillés et nous suivons à l'attaque. Le troussé d'assaut n'est pas encore rentré.

Bientôt toute une rangée de petites collines tombe entre nos mains, mais une colline abrupte nous barre la route. L'attaque est menacée d'être sous le feu d'un gros M. G. qui domine la pente.

Nous hésitons, nous nous arrêtons un instant, mais nous apercevons quelque chose qui nous fait oublier tout le reste : une petite colline sombre, qui ne peut être vue que d'en bas, et qui se jette en chemin vers la position qui surplombe. C'est le chef de colonne et ses hommes.

Pendant un certain temps ils discutèrent à nos yeux puis réapparurent ; avec félicité ils continuèrent à progresser, rampant dans l'herbe parsemée de fleurs sous laquelle ils cherchaient à déceler les mines.

À 100 mètres de la position, le groupe d'assaut est découvert avant qu'il ait pu atteindre un abri où il y avait trois hommes sous des sacs. Ils n'avaient pas peur. Cependant, le chef de groupe chercha à atteindre la position par le flanc, en utilisant une dépression ; il arriva, avec son fusil mitrailleur, à faire faire les occupants d'un bastion. Nous voyons ensuite comment l'ennemi est battu, mais comme nous n'avons pas une force suffisante, il se retire à nouveau et se charge de grenades rend silencieuse la mitrailleuse adverse.

Nous lui avons fait nos adieux tendres qu'on l'embrassa sur la tête ; ses cheveux clairs brillaient au soleil tandis qu'on le regardait ; il était gravement blessé. Nous lui portâmes de douces paroles, d'une longue consoulation, de tout ce que la vie lui réservait encore de bon.

Il n'aurait pas que le soleil allait nous apporter une nouvelle journée de combat avec cette atmosphère de feu, de sang, de lésions et de résistances, de haine et de victoire, de camaraderie et d'esprit de sacrifice, enfin tout ce qui avait constitué au moment sa raison de vivre et qu'il connaissait si bien comme tout d'habitude, alors que pour lui la guerre était terminée.

Il vivait parfaitement tout cela et n'est pas mort, mais il leva le bras gauche en signe de salut, son sourire était si doux et si...



La décoration : « Le Rune de Capacité »

est remise pour la première fois à Avegoor par le **SS-*Reichsführer***

« Le Rune de capacité » est la première décoration de ce genre, qui peut être gagnée par des hommes nordiques et de sang identique, qui se sont ralliés à la conception nationale-socialiste des temps nouveaux et qui portent en eux l'idée d'un nouvel ordre dans l'espace, ainsi que les possibilités corporelles correspondantes, en même temps qu'une préparation adéquate. »

C'est dans ces termes que le **SS-Obergruppenführer Rauter** a expliqué, lors de la remise de cette décoration, pour la première fois, par le **Reichsführer** à Avegoor, le sens, l'utilité et le but de cet insigne, qui n'est pas seulement un aiguillon pour l'éducation physique et militaire, mais aussi le symbole de l'effort subi en commun. Ceux qui le portent sont ainsi recon- nus par tous.

Ils ont accompli des efforts sur le stade, dans des condi-

tions très dures et dans un esprit militaire plein de bonne volonté : ils se seront montrés, devant leurs camarades, comme possédant les vertus éternelles des temps nouveaux.

Dans les actes officiels du **SS-*Reichsführer***, il est indiqué que le « Rune de Capacité » peut être décerné en bronze et en argent dans les trois cas suivants : 1° effort personnel; 2° efforts en groupe; 3° travail de propagande générale concernant les conceptions sociales nouvelles.

Les épreuves individuelles sont les suivantes : courses de fond, saut, lancement de la grenade à main et natation; les exercices qu'on peut choisir sont : l'équitation, la motocyclette, le ski. Pour ce qui est des exercices en campagne : la topographie, la lecture des cartes, l'usage de la boussole, le camouflage et l'observation, la description des bûts est obligatoire, ainsi que le tir. Elles exi-



En haut :

Le **Reichsführer** décerne pour la première fois le Rune germanique de capacité.

En bas :

Le **Reichsführer-SS** arrive à Avegoor. Il est accompagné (de gauche à droite) par le **SS-Obergruppenführer Rauter**, le **Reichskommissar D. Seyss-Inquart**, le chef Ing. Muzart et le **SS-Obergruppenführer Berger**.



gent des participants une main particulièrement sûre et de bons yeux.

En tête des efforts en groupe se place la course de relais de mille mètres. Un saut d'obstacles avec lancement de la grenade à main doit être fait en soixante secondes pour l'obtention de la médaille de bronze et en cinquante secondes pour l'obtention de la médaille d'argent. Le deux mille mètres en tenue de campagne et une marche de 30 km. (avec obstacles) demandent un effort personnel et physique très soutenu. Le chef du bureau principal **SS** peut ordonner de temps à autre la répétition de l'ensemble des épreuves. Ainsi se maintient l'aptitude physique de ceux qui sont décorés.

Sous sa forme extérieure, la décoration qui comporte la roue solaire germanique et le Rune **SS** représente symboliquement la volonté d'effort de la jeunesse; c'est en même temps la liaison pleine de sens et l'expression des lois fondamentales des **SS** de l'honneur et de la fidélité, de l'accomplissement du devoir et de la guerre constante à tout moment pour le **Führer**.

Au-dessus de ton avantage il y a la victoire de l'équipe

Les paroles ci-dessus sont extraites des règlements des compétitions sportives des **ff** émis par le Reichsführer **ff** au printemps de 1937. Rien de plus frappant ne peut caractériser l'ensemble de l'éducation sportive de la **ff**.

Lorsque, après la prise du pouvoir en Allemagne par le national-socialisme, la **ff** fut étendue et construite, le Reichsführer institua, à côté de l'éducation générale intellectuelle, au premier plan de l'ensemble des études, l'éducation physique.

Des sportifs connus, qui se trouvaient dans les rangs de la **ff** entreprirent la formation et l'entraînement de leurs camarades.

Les jeunes équipes de la **ff** rencontrèrent dans de nombreuses compétitions des adversaires de choix et elles ont prouvé à maintes reprises sur les terrains de sports leurs possibilités et leur énergie.

De nombreux maîtres, dans tous les domaines sportifs, sont sortis de leurs rangs et ont donné à la **ff** également à

ce point de vue, un renom particulier.

Au cours des épreuves sportives, jamais la **ff** n'a considéré l'effort individuel ; elle a toujours exigé de la communauté l'esprit sportif et la camaraderie sur le stade. L'effort de l'équipe domine tout.

Lorsque, dernièrement, le **ff** Reichsführer a remis pour la première fois, en Hollande, l'insigne sportif créé par lui à près de cent chefs et hommes de la SS, il parla à nouveau de l'effort sportif commun en disant :

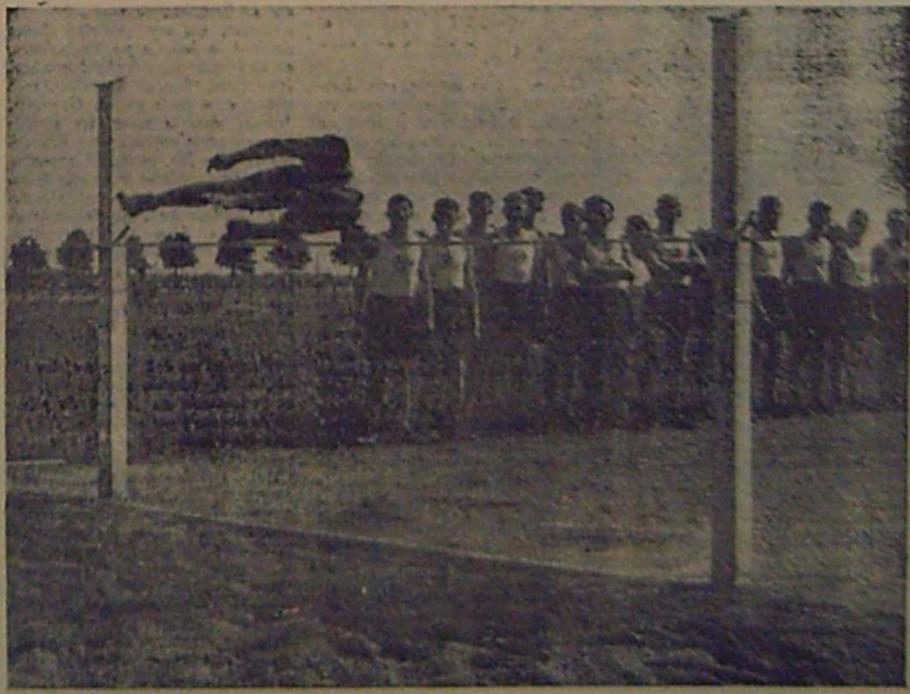
« L'insigne **ff** sportif doit être une preuve d'efforts fournis et des moyens d'éducation placés sur le chemin commun en vue de gagner des hommes, par une lutte commune, pour un idéal commun. »

Et un peu plus loin : « Cet insigne doit être le témoignage d'une sorte d'effort collectif. »

Ainsi est vérifié le sens de l'éducation sportive dans la **ff**. Ce Rune sportif n'est pas seulement un aiguillon pour la culture physique et l'éducation militaire, mais c'est en même temps le symbole de l'effort vécu collectivement.

Le porteur de l'insigne des **ff** ne doit pas seulement remplir des devoirs et des charges sur le terrain de sports, mais aussi se reporter, toujours aux paroles éternelles de notre nouvelle époque : « Au-dessus de ton avantage personnel, il y a la victoire de l'Équipe. »

Cette phrase fondamentale demeure, au delà de l'effort sportif de la **ff** comme une exhortation et une constante obligation.



Le prix du sang

(Suite de la deuxième page)

La modernité, l'immensité des constructions de l'école, son architecture si originale, ont été revêtus au Québec par de nombreux photographes, par un très beau film documentaire. Il est inutile d'y revenir.

Ce qui ajoute, par la suite, à cette atmosphère de jeunesse et de grandeur une note de jeunesse et de vie, c'est le confort extrême de ces installations qui paraissent de prime abord, et qui sont, dans un certain ordre, d'une simplicité monacale : salles de bains et de douches à tous les étages ; T. S. F. dans chaque chambre, merveilleuse piscine, manège d'été et d'hiver, salles de lecture, d'écriture, etc.

Et c'est justement le mérite de l'école de Telle de faire connaître, dès l'entrée à ceux qui y pénètrent, que l'on peut aller, dans une conception nationale-socialiste, la grandeur et la jeunesse, la noblesse et la vie intense.

D'ailleurs, les Français, sans rien perdre de leur esprit critique et de leur indépendance naturelle sans se fondre dans la masse, en gardant le sens des nuances et l'aigreur d'une certaine urbanité, deviennent vite de vrais citoyens de cette nouvelle métropole et donnent la preuve des énormes possibilités qui s'offrent à une Europe harmonieusement unie, dans la diversité de ses traditions et la communauté de son avenir.

La dureté de la vie élimine les faibles et les mous. Ainsi l'examen n'est-il pas un crible trop étroit. Et après le samedi de fièvre où se passent les bonnes notes, les portes s'ouvrent devant la jeune promotion, qui va prendre sa place à la table du combat.

En pleine guerre, alors que huit cents jeunes chefs sont là, prêts, et que l'armée les attend, l'Allemagne envoie ces jeunes hommes défendre leur esprit dans de magnifiques rames. Toute l'école va envahir la plus belle station d'hiver des Bohèmes, à installer au soleil d'Italie sur le bord de la mer, sur les pentes de neige dévalées en trombe.

Avant la mise du front, la souffrance les jeunes officiers sont choqués et dorlotés pour deux semaines de douceur, de confort et de soins. On leur renvoie les belles hivernures d'avant guerre, si elles pouvaient voir, si à leur aise dans le luxe et le bonheur, cette turbulente jeunesse, promise pour demain à la vie la plus rude et la plus dangereuse ? Ou sont les orchestres juifs ? Les couples bourgeois ? Ou est l'ennemi subissant que traitent partout après eux les tourterelles de la bourgeoisie anglaise ?

Et voici les élèves rentrés à l'école pour entendre leur nomination au grade d'officiers ou d'aspirants de la Waffen H. Avant l'allocution d'adieu du commandant, on leur rappelle cette célèbre phrase de Nietzsche qui dit : « Que la meilleure éducation est la plus dure, parce qu'elle est une telle méthode on ne peut pas à la fois, à obéir et à commander ».

Et maintenant chacun est rendu à son propre destin. Livré à ses responsabilités, mis en face de sa propre vie et d'autres vies qu'il devra lui-même conduire.

Une dernière promotion de jeunes Français va suivre la première. Les dates sont variées, le régime, les conditions, les méthodes, la volonté de domination d'Israël, il en est encore que se sentent responsables du rêve patriotique qu'ils ont le devoir de transmettre intact et encore accru, qui ont conscience de la gravité du parti de la nécessité qui leur est faite de vaincre pour vivre et qui veulent pour eux, de l'Université grandeur de la victoire. C'est dans le sang et dans le feu de leur cœur, c'est par le sang que la France aura sa part de liberté, si elle veut avoir sa part de victoire.

P. DANÇE, H Hauptsturmführer.

Les H-Norvégiens sont prêts pour le combat

(De notre correspondant norvégien)

OSLO. — Par la loi du 14 août 1913, qui a déclaré la Norvège en état de guerre, à la suite des attaques exécutées contre le territoire et les citoyens norvégiens, à côté de la police, les H Norvégiens, les membres de la Färzard et du Hird, sont devenus la force armée du pays. Cette loi n'a aucunement été considérée par l'ennemi comme un acte symbolique. S'appuyant sur des combattants nationaux-socialistes intrépides et possédant l'expérience du front de l'Est, l'Etat norvégien est devenu un participant actif du combat pour l'Europe.

Le jour même de l'entrée en vigueur de cette loi commença à Oslo l'appel général des H Norvégiens, qui doivent être mis à l'épreuve à cette heure décisive, de la discipline, de l'aptitude constante au combat et de la force offensive. On peut dire avec orgueil et satisfaction que les H Norvégiens ont subi honorablement cet examen. Cette levée ne pouvait naturellement représenter la force totale des H Norvégiens, beaucoup parmi eux étant déjà au front. Elle a toutefois manifesté l'expression de l'esprit combattif norvégien et de l'unité germanique.

Les H, venant de toutes les parties de la Norvège, furent réunis dans le camp provisoire de Saint-Haushangen, mis à leur disposition par la ville d'Oslo. Le camp était entièrement militaire et possédait comme attraction principale un fortin authentique, dans lequel ne manquait naturellement pas l'humour militaire.

La première journée fut consacrée au sport. Les courses de patrouilles, gagnées après une lutte serrée, par la compagnie de ski, furent particulièrement intéressantes. L'après-midi, à Bislet, eurent lieu les exercices réservés aux athlètes légers. Le 1.900 m relais fut gagné par les H Sturm Rogaland. Le football clo-

tura les compétitions sportives et la partie fut remportée par la compagnie de ski par 3 buts à 1. Sur le stade de l'Université rigoureux de spectateurs on put remarquer parmi les invités, le dimanche matin, le H Obergruppenführer et général de la police Redies, le chef de la police d'Etat, le colonel Mathisen, le chef de la police de l'Ordre. Le major-général Oljobern, le chef d'Etat-major Trondsen, le directeur national des Frauen-Hird, Mme Roberg... Les hommes de la compagnie de ski avaient à leur tête le H Obersturmführer Holmer. Au cours d'une brève allocution, le chef des H Norvégiens, H Standartenführer Jonas Lie déclara : « Nous vivons l'époque de la volonté et des nerfs. Vous marchez, vous, H Norvégiens, sans arrière-pensée et sans hésitation, derrière le Führer Adolph Hitler et derrière le chef de la nouvelle Norvège ; Vidkun Quisling. Nous les reconnaissons comme nos guides ; nous croyons en eux et nous nous en souvenons ».

Après l'appel du matin, les Compagnies avant à leur tête une musique H se rendirent au château où le chef du gouvernement, Vidkun Quisling, ainsi que le H Obergruppenführer et général de la police Redies, le H Standartenführer Jonas Lie et le chef d'Etat-major Schjoerens les passèrent en revue. Dans son allocution aux H Norvégiens, le chef du Gouvernement Quisling dit notamment :

« A notre dure époque, lorsque de l'extérieur les plus lourdes menaces pèsent sur les peuples européens, ceux-ci doivent unir leur force morale et leur puissance pour rétablir les fondations de leurs Etats et de leurs Empires. Ces menaces conduisent davantage vers l'union que vers la division des peuples. Dans le renouveau et la sauvegarde de leurs vertus propres, les peuples ayant une origine commune doivent se ressourcer pour déferler l'orage mondial. Ils apprennent ainsi à comprendre la valeur de la communauté. C'est tout particulièrement

ment le cas des peuples nordiques, qui sont plus spécialement proches les uns des autres par leurs caractères ethniques, leurs traditions, leur langue et leur organisation. Le devoir des H Norvégiens est d'apporter leur contribution à ce bloc germanique qui est non seulement le plus sûr, mais surtout la seule forteresse de l'Europe contre les dangers qui menacent actuellement notre continent. Voilà votre premier devoir. Cependant, nous avons, nous autres Norvégiens, une mission spéciale à remplir au milieu de cette communauté. Notre peuple possède sans doute mieux qu'aucun autre la tradition germanique ; c'est dans sur cette base qu'il nous faut fournir une forte contribution au renouvellement des pays germaniques. Vous, H, votre caractère purement norvégien et nord-germanique peut le conduire à son complet épanouissement. Voilà votre second devoir, presque aussi important que le premier. Votre troisième devoir consiste à demeurer toujours sur le qui-vive, dans l'attente des temps difficiles qui nous sont peut-être réservés. Vous avez toujours, jusqu'ici, montré un esprit d'ordre et de discipline exemplaire, ce que j'ai plaisir à reconnaître aujourd'hui. Tel la ferme conviction que vous continuerez le combat pour notre mouvement, en fidèle accord avec les autres formations, et je suis que nous sortirons victorieux de cette tempête mondiale ».

Le chef du Gouvernement, Quisling, remit alors à onze chefs de sections d'assaut leur fanion. Enfin les H Norvégiens défilèrent devant lui sur la Karl Johans Gate. De nombreux spectateurs, qui étaient venus assister, tant à l'appel qu'à la revue, emportèrent une forte impression de la discipline et de la force combattive des H Norvégiens. La journée se termina au restaurant Kongen, par une fête amicale, à laquelle prit part comme hôte d'honneur le commissaire du Reich Terboven, et ce fut vraiment la journée de la H 1943 en Norvège.

Symbole pour l'Europe

(Suite de la première page)

Les hommes de l'intérieur, les travailleurs dans les usines, les femmes, tous, sont aujourd'hui des combattants, les enfants doivent subir, comme s'ils étaient eux-mêmes des soldats, les rigueurs de la bataille; c'est le tribut de la guerre aérienne.

Actuellement, on n'a pas plus besoin d'encouragement à l'intérieur qu'au front, car la patrie allemande elle-même est devenue un exemple de courage et de fermeté — si l'on ne s'agitait de la sous-estimer — on voudrait presque lui enlever, à cette époque d'alertes diurnes et nocturnes, la force immense qui coule à flot vers elle, et qu'a provoquée la victoire de l'ouest de Tcherkassy.

Car, en fin de compte, aussi loquacement que la guerre puisse peser sur la patrie, le front reste le pivot de toutes ses pensées et peut-être au aux premières heures d'un succès, aussi spécial, beaucoup de gens en arrivent à penser qu'aucun de ceux qui sont demeurés là-bas, n'est vraiment perdu, mais qu'il continue à vivre dans l'héroïsme de la communauté de combat, parmi laquelle il s'est battu et dont il est digne.

A l'heure de la défaite, la sensation la plus horrible, serait de savoir que les morts se détournent de nous et nous deviennent étrangers. Jamais le souvenir de nos morts n'est plus pur, que lorsque le succès atteste dans une lutte dure et pleine de sacrifices, la valeur militaire ; c'est alors que nos morts sont plus près de nous et qu'ils sont le plus favorable à notre cause.

Nombreux, parmi les volontaires allemands, appartenant aux libérateurs et aux libérés de cette lutte gigantesque, qui s'étaient inscrits à la Waffen-H, connaissant exactement la valeur du sacrifice qu'ils allaient accomplir, en s'engageant, étaient ceux qui avaient quitté la maison familiale, sans adieu, accompagnés de la mul-

tion paternelle. Plus d'un, hélas ! ne reviendra jamais et, tandis que le souvenir du fils s'éclaircit toujours davantage par la brצועore qu'il a déployée devant l'ennemi, la malediction poursuivra inévitablement celui qui l'a maudit. Ce n'est pas ce fils que lui-même a chassé, qui est l'expiaté, mais c'est bien lui. Au-delà de lui-même, se termine sa lignée humaine, parce qu'il a trahi son propre sang et méprisé la mission de ce sang. La plus belle page de gloire, écrite par la division blindée « Wiking » et par la brigade d'assaut « Wallonie », formation de volontaires germaniques, qui ont participé toutes deux, à la bataille de Tcherkassy, est un avertissement profond, non seulement aux pères et aux mères, mais surtout à la patrie de ces Germains. Jamais, dans le passé, les sochets germaniques n'ont considéré l'héroïsme de leurs fils, autrement que comme la plus noble et la plus belle garantie de l'existence même de la patrie. Combien on a pu s'éloigner de soi-même et de ses propres traditions pour que, à une époque où il faut avoir un idéal en art et à former son cœur au seul idéalisme justifié par la bravoure pure !

Persone ne doit juger mal les pères, mères, femmes ou fiancées, qui se tourmentent sur le sort du soldat qu'ils ont au front et rien ne doit, ni salir leurs larmes, ni condamner leurs impatiences. Pendant les semaines où, à Tcherkassy, il s'agissait pour les troupes encerclées de vivre ou de mourir, nous avons pu nous rendre compte, à quel point les préoccupations des familles étaient le centre de la propagande ennemie. Durant quatre ans et demi de guerre, cette propagande a déjà montré tant d'inconscience, que ces attitudes n'étaient pas pour nous surprendre. Elles ont peut-être, également, représenté pour le combattant encerclé, la plus lourde pression morale. Lui-même ne se sen-

tait pas ébranlé quand les déclarations mensongères des Soviétiques, bien archaïques, représentaient la situation comme désespérée, pour chercher à obtenir par la persuasion une capitulation qui ne pouvait être par les armes.

Et le fait que Staline ait pu le peine d'annoncer, lui-même, au micro, la capitulation des dix divisions encerclées, pouvait peut-être tromper les alliés des Soviétiques, mais pas le soldat, qui considérait cette déclaration comme un calcul fait sans lui. Il s'ennuyait, sûrement encore, à l'Europe l'occasion de se souvenir de cet exemple.

Si les combattants n'avaient plus véritablement qu'une espérance même infime, de sortir vivants du cercle de feu, comme l'enseigneait « L'anglais », que nous avons cité au début de cet article, peut-être les Soviétiques auraient-ils pu réaliser leurs espoirs et Tcherkassy aurait-il devenu pour eux une victoire, mais, placés devant le choix, entre la mort et la capture, les encerclés optèrent pour la mort et ne regardèrent ainsi la vie. Telle est l'audace et la seule conduite digne de cadrer avec l'honneur militaire.

La guerre des nerfs

(De notre correspondant suédois)

Voici des faits qui se reproduisent à longueur de journée dans les principales rues de Stockholm, destinés à attirer l'attention des passants. On colle sur les murs de grande placarde de papier jaune, sans cesse renouvelées car, avant que les premiers ne soient jaunies par le soleil ou lavés par la pluie, ils sont déjà recouverts par d'autres, et sur ces affiches s'étaient en caractères gras toutes les nouvelles que la presse suédoise, sans choix, colporte avec une ardeur irraisonnée qui confine à la demi-folie.

La rédaction de ces informations sensationnelles est un épisode de l'épre concurrence qui dure les journaux les uns contre les autres, et caractérise bien les sources obscures d'où elles proviennent. « On dit », « Il paraît que », « On apprend que », sont leur façon habituelle d'être présentées, ce qui montre bien le désir de celui qui les a lueuses de demeurer strictement anonyme.

Vraisemblablement l'auteur n'est ni à Oslo ni à Copenhague, ni à Ankara, Berlin ou Rome, mais à Londres, ou même simplement dans une salle de rédaction de Stockholm où il lit son copie de la nouvelle idiote à sensation qu'il a découverte.

Naturellement, dans la presse, on retrouve les événements sous gonflés et défigurés que les associations se placent dans les éditions spéciales. Un samedi matin, bien avant la délivrance de Mussolini, j'ai vu dans un journal considéré comme sérieux — le Svenska Dagbladet, qui son correspondant à Berne avait appris de source sûre que Mussolini se trouvait dans l'île de Ponza, sous la surveillance des Allemands, l'annonce que ce correspondant, qui garde ordinairement sa tête froide devant les informations sensationnelles, a dit être quelque peu surpris. Ainsi, quelques jours plus tard, nous apprenons de source américaine, digne de foi, que le Duce se trouvait en lieu sûr, hors d'atteinte des Allemands. Et l'on attendait déjà au Suède, c'est certain, sans bien qu'une U. S. A., l'annonce d'une parodie de procès sensationnelle contre Benito Mussolini.

On parle beaucoup de la guerre des nerfs que l'Angleterre mène en tout premier lieu contre l'Allemagne et ses alliés ; jusqu'à présent les résultats décevants de cette guerre se sont fait davantage sentir en Suède qu'en Allemagne ou au Japon, sous la forme d'une véritable maladie nerveuse. Dans ce pays on attend, dans les tranches, les informations sensationnelles comme le morpionnisme attend sa piqûre ; mais de même que celui-ci ne croit pas à la réalité des soupes lorsqu'il est éveillé, de même au Suède on ne croit naïvement à la vérité de tout ce qu'on lit, en dépit de toute la passion avec laquelle on s'abreuve.

Nous vivons dans une psychose provoquée par des informations sensationnelles diffusées par les placards jaunes spéciaux et sur les moyens similaires. Si l'existence n'est vécue pour protéger les peus, comme il en existe une pour les animaux, elle devrait bien envoyer au gouvernement pétition sur pétition pour faire cesser ces pratiques scandaleuses. Par des affiches très voyantes on devrait signaler les effets dont nous sommes capables — nous Suédois — exalter notre vie culturelle, politique et économique, notre neutralité aussi, notre sang-froid et nos libertés dont il est d'ailleurs beaucoup parlé. Nous vivons dans une atmosphère d'américanisme compassé qui nous tient fermement et constamment sous sa tutelle. Quelque chose d'étranger agit sur nous d'une façon étonnante, démesurée de contraire à notre personnalité suédoise. Sans qu'on s'en rende compte, on est sans cesse en voyage, tantôt d'une sorte d'excursionner.

Hélas, nous qui l'on fait pendant un temps une neutralité passive, nous nous sommes trouvés à la fin de la guerre à la tête d'un pays.

Légendes d'Islande

Les anciennes légendes de paysans ou de rois sont le miroir de notre être, ou plus exactement la source où nous avons puisé notre substance; même aujourd'hui il est difficile de vivre une plus belle existence ailleurs que là où nous rattachons les fibres les plus intimes de nous-mêmes; notre rayon racial.

Ce n'est pas que nous soyons orgueilleux de la noblesse de ces paysans ou rois, car les légendes n'en font pas mention mais évoquent seulement — et nous devrions plutôt en frissonner — tout ce qui a été dévoté à l'haut et tout le sang versé par l'épée presque toujours pour des questions d'honneur.

Il nous faut d'abord comprendre que la façon de penser et d'agir de tout paysan-roi, se rapportait uniquement à l'honneur et que les défenses qui se dressaient de tous côtés étaient solides: chacun protégeait ses biens et son honneur, à tel point que des familles entières s'attaquaient les unes aux autres et que chaque crime ou chaque mort entraînait une suite ininterrompue de vengeance alternées. La perfidie et le désir de représailles sont aussi dépeints sous de rudes couleurs et celui qui fit ces histoires pour y découvrir des raisons de fierté sera probablement déçu, soit qu'il regarde les légendes avec des lunettes colorées des hommes de lettres ou bien avec celles de l'admirateur nordique, passionné, à qui ce qui est dur et sanglant ne fait pas peur.

Ils étaient réfléchis, ces anciens rois-paysans avec leurs fidèles serfs et leurs cours, silencieux, subtils et souvent étrangers, mais lorsqu'ils étaient soudain réveillés par la mort de l'un des leurs, ils relevaient la tête et rendaient coup pour coup et il n'y a jamais été dit une seule fois que deux rivaux se soient séparés sans que l'un des deux ait été tué.

Ces légendes commencent très simplement, comme celle qui rappelle l'honneur de Skalden Epli Skallagrann:

« Un homme s'appelait Ulf, qui habitait en Halogaland, dans le nord de la Norvège. Plus loin, il est spécifié qu'il était comme puissant, riche, actif et plein de dynamisme. Ce n'est que le soir qu'il devenait indolent et étrange; aussi les gens se racontaient-ils qu'il pouvait changer sa personnalité et les appelèrent Kuelduf ou Abendulf. Il était à remarquer que rien n'était moins certain et que les gens se contentaient de le raconter, car tout ce qui est mystérieux et qui se réfère à l'au-delà est apprécié à sa juste valeur par ces gens équilibrés quoique influençables.

« Kuelduf avait deux fils, Thorolf et Grim; tous deux grands et forts. Thorolf était beau, viril, gai, un guerrier habile, même un héros. Grim, lui, avait les cheveux noirs; il était féroce et pécheur; c'était un être remuant, agité, détestable. Le premier ressemblait à son père, le second à sa mère. Chose curieuse dans cette histoire, l'individu est toujours confondu d'après son apparence et sa personnalité est toujours associée par celle de son frère.

« A 20 ans, Thorolf suivit le chemin de la guerre contre Wiking, monté sur un long bateau à éperon. Il servit chez le roi Harald qui l'accusa de soulever d'ambitieux prolets et fut tué. Le roi lui-même lui porta le coup mortel.

« C'était le premier meurtre dont la vengeance allait s'étendre sur l'existence sous voile.

« Un courroux qui cherchait à réconcilier le père Kuelduf avec le souverain et Grim, surnommé Skallagrinn à cause de sa calvitie précoce, accompagné d'un guide, alla trouver le roi qui, précédemment, voulait attacher Skallagrinn à sa suite en raison de sa taille gigantesque.

« Grim refusa, bien qu'il n'approuvât pas qu'il ne fût pas son vif et intelligent avec le roi et les deux hommes décidèrent de partir pour l'Islande. Mais, avant de s'en aller, sur leur bateau, les deux frères se firent un serment de vengeance. L'occasion s'en présenta lorsqu'ils virent un de ses parents traverser l'archipel sur l'embarcation même de Thorolf la victime. Ils l'attaquèrent à l'improviste et tuèrent tout les occupants.



Edvart Munch — Jeunes filles sur le pont

Lorsque, le 3 décembre 1943, nous avons célébré le 50^e anniversaire du grand peintre Ed. Munch, on a commenté son œuvre dans tous les pays nordiques en montrant l'influence nulle qu'il avait exercée pendant plusieurs décades, car il était l'un des plus grands peintres de notre temps.

Quelques semaines plus tard, le 24 janvier, il décéda dans la capitale norvégienne, et nous aurions sa dépouille en lui apportant l'hommage solennel de toute la communauté européenne.

Parmi tous ces adieux, le plus beau fut le poème que lui adressa son compatriote Knut Amoen et dans lequel il disait: « Ton courage était grand », « Les hommes étaient paisibles », « La vie est éternelle ».

Par ces deux manifestations, hélas! très rapprochées, l'œuvre de Munch est entrée dans le patrimoine germano-nordique et le tableau ci-dessus représentant des jeunes filles sur un pont, qui date de 1890, qui se fait partie, doit trouver sa place au Musée National d'Oslo, où, exposé en pleine lumière,

on pourra admirer la magnificence de son œuvre. L'une des jeunes filles est habillée en blanc, la seconde en rouge et la troisième en vert, et ce qui les sépare est une atmosphère de tous ces se mélangent le bleu, du ciel et l'eau norvégienne. Comme la parole de R. Wagners est vraie: « Les gens étaient paisibles », et comme elle s'applique bien à ce tableau lui-même rempli de silence, et qui rend les spectateurs silencieux! Soudain on a l'impression de silence éternel, peu sonore et un peu dur. Ce n'est pas l'atmosphère de l'abbaye qui est déprimante — c'est un coin de la patrie qui s'appelle Aarhaugstrand — mais plutôt la force fascinante et l'expression directe qu'il est capable d'exprimer. En effet, bien que le regard ne puisse définir les formes des jeunes filles qui sont seulement esquissées, il semble se dégager d'elles un élan secret. L'être devient alors une réalité; il se agit de même du paysage. Quelqu'un a dit à ce sujet que le pont de l'air de s'élever au cœur de la route. C'est la base de toute description, car chacun comprend la nature à sa façon.

« Ainsi ces paysans et ces guerriers, habiles jusqu'au bout des ongles, se fixèrent sur la terre étrangère et sauvage d'Od, entre les marais et les montagnes, les fleuves et les forêts; avec un art magnifique ils firent surgir de terre des habitations florissantes; après les avoir explorés en son temps ils baptisèrent tous les sites du pays. Ils prirent confiance en lui et forgèrent une base solide pour tous les temps et tous les hommes à venir. Nous reconnaissons en leur œuvre une partie claire et fière de notre être, la joie de travailler, de construire un monde nouveau.

« Les compagnons de Skallagrinn requerront également des terres qu'ils s'agrandirent. Ils firent de l'élevage et de la culture, pêchant le chien de mer et ramassant les œufs ou chassant la balaise. Ils ramassèrent les bois flottants pour construire des bateaux. Ils drèrent des marais, du matériel dont Skallagrinn forma un bloc énorme qui sortit suivi de la mer, alors que quatre hommes n'avaient pu le soulever.

« C'est comme une autre histoire de la création, mais sans la chute due au péché et sans la sensation, en un mot l'histoire d'êtres rudes mais qui aimaient le travail.

« Skallagrinn eut deux fils à qui il transmit l'héritage familial; Thorolf, qui portait le nom de son oncle tué par le roi Harald, était lui aussi beau, ardent et aimable; mais sur lui éga-

lement pesait une sombre fatalité; le cadet, Egil, ressemblait à son père. C'était déjà la troisième génération dont on parlait dans cette histoire.

« Les deux frères, qui combattaient sous les ordres du roi d'Angleterre, se heurtèrent à Wiking; Thorolf fut tué et Egil exerça aux dépens de l'ennemi sa terrible vengeance, puis il entra dans un abbaye et se rendit auprès du roi.

« Là se place une scène bouffonne, mêlée à l'humour le plus sombre. Egil se tenait enfoncé dans son siège de cérémonie, l'épée sur les genoux et le bouclier à ses pieds, son terrible visage de guerrier barbu refroidi, avec un cou de taureau, un nez épais, et des cheveux gris comme la laine d'un loup.

« Il fronçait les sourcils de façon si effrayante que la pointe de l'oreille remonta jusqu'à la racine de ses cheveux tandis que celle de l'autre lui tombait sur la joue. Il demeura ainsi jusqu'au moment où le roi lui passa au bras, en signe de réconciliation, un anneau d'or.

« Puis le roi lui fit don de deux caisses d'argent qu'il désirait offrir au père Skallagrinn pour le dédommager de la perte de son fils.

« Les sentiments tendres sont rares. On trouve aussi dans ces légendes des traits un peu forcé.

« Plus tard, le vieux Egil fut un objet de moquerie pour les servantes parce qu'il était aveugle et qu'il manquait parfois de tomber et aussi parce qu'ayant reçu de l'argent il voulait le dépenser en poussant des hommes à sa barre, pour se divertir de leurs rixes. Mais il changea d'avis, et comme il ne pouvait pas souffrir son fils Thorolf, il eut, peu de temps avant sa mort, les caisses d'argent dans la terre et sur les oeuvres qui l'avaient aidé dans son travail. Il fut enterré dans une colline avec ses armes.

Drumont et Céline

Au cours de la III^e République l'antisémitisme n'avait pu obtenir aucun succès. La juiverie tenait trop fermement en mains toutes les positions-clés de l'Etat et de l'économie. Toutefois, la guerre contre la juiverie a tracé à travers l'Histoire de la France, comme à travers celle de tous les peuples français une traînée rouge. Autour de l'attention est attirée sur deux Français qui ont été pour la France acroche le climat de la lutte contre la juiverie. Edouard Drumont vivait au XVIII^e siècle, à Paris et était journaliste. En effectuant des recherches historiques, il avait perçu le sens de la question juive en France. Dans des documents historiques il avait vu se dresser les guerres, les crises économiques et le chômage comme les suites de l'influence juive. C'est ainsi qu'il a écrit son livre « La France juive » qui a paru en 1886, en deux volumes. Drumont savait clairement mettre ainsi en jeu sa propre existence, mais il joua d'un succès sans exemple. En 1912 il put mettre une préface à la 2^oe édition.

En 1892 il fonda, avec le revenu de son livre, le quotidien « La Libre Parole » qui avait une tendance anti-juive marquée. A cause de déclarations faites dans son livre, les Républicains parisiens l'entraînèrent dans un procès qui se termina pour lui par une condamnation de trois mois de prison. Malgré cela il reprit sa guerre contre les juifs. Il se leva sur le scandale de Panama, dans lequel plus de cent parlementaires corrompus furent découverts et où le banquier Joffé Cornelius Herz, qui avait distribué les fonds de la trahison (les post-devis) fut envoyé en prison. Le juif, baron de Reimsch, se suicida.

A Alger, où les juifs étaient particulièrement détestés, à cause de la loi Crémieux, Drumont fut, en 1894, accusé comme déporté. Même à la Chambre il poursuivait sa lutte. Il montra comment les juifs avaient amené à eux les biens de la nation, qui étaient devenus sans propriétaires par la Révolution; comment durant de longues années des séqueles entières de juifs avaient vécu avec les brillants volés au Trésor de la Couronne. Il montra que la III^e République était entièrement entre les mains des juifs, mais malgré tous ses efforts, à la longue, il demeura sans succès. Lorsqu'en l'année 1917, presque aveugle, abandonné et inconnu, il mourut à Paris, il ne restait que le souvenir de son œuvre.

On a fait à Drumont le reproche d'avoir représenté exclusivement un antisémitisme linéaire et c'est certainement ce qu'on ne peut pas dire de Céline. Il hait les juifs parce qu'ils sont le rebut de l'humanité. Ses livres sont une marée de haine et il ne sort d'une langue qui est sans exemple dans la littérature moderne française, le français des rues de faubourg ayant la rudesse sans faiblesse avec laquelle le peuple appelle toutes choses par leur nom.

Il n'est, en aucun cas, un talent sorti du peuple, mais un docteur et un homme de grande culture générale. Il possède un don d'écriture sûr et total.

Son antisémitisme est né de sa connaissance des misères sociales qu'il a apprises à soulager, comme docteur des pauvres, dans un faubourg et dont il accuse les juifs d'être responsables.

Dans Bagatelles pour un Maître Céline décrit ses activités auprès de la Société des Nations. C'est là qu'il a vu, pour la première fois, l'alliance néfaste des affaires et du crime, par laquelle la juiverie a pu se développer. Il voyagea en U. R. S. S. et constata les relations existant entre la juiverie et le bolchevisme. Il dit avec une dureté inexorable aux Français que la juiverie prépare une nouvelle guerre mondiale qui ruinera la France. « Elle lui-même et le nazisme, les Français n'ont pas que le lait et l'écume. Les deux l'entraînent à sa perte. »

Après l'armistice, Céline a de nouveau élevé la voix. C'est l'un des plus infatigables « prophètes » et l'un des plus grands moralistes parmi ceux qui ont été les chefs véritables du peuple français. La III^e République, qu'il détestait tant, s'est écroulée. Des hommes comme Céline veulent à ce que les Français comprennent le sens de cet assaut et qu'ils se préparent pour accomplir leur devoir vis-à-vis de la nouvelle Europe.

